



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

Malgré tous les événements de la politique, l'exposition des produits de l'industrie française offre cette année assez d'attraits pour attirer tous les amateurs des perfections, au double point de vue de l'utilité et de l'élégance. — Ainsi voit-on à côté des machines les plus importantes les créations les plus luxueuses, et qui attesteront que notre industrie n'est pas complètement frappée par la révolution.

Si l'on n'y retrouve pas tous les noms qui ont brillé il y a cinq ans, c'est que la plupart n'a plus besoin de cette publicité pour assurer leurs succès. Ainsi en est-il des fleurs de Constantin¹, dont la réputation est devenue européenne. Quel nouveau

prodige pourrait nous montrer une nouvelle exposition? — Ainsi en est-il des corsets Josselin, qui, après avoir obtenu depuis longtemps toutes les approbations, tous les brevets, toutes les médailles, se renferment aujourd'hui dans leur brillante et incontestable renommée. Josselin, en effet, a renoncé aux sollicitations qui lui ont été adressées pour reproduire à l'exposition ces corsets d'un mécanisme si utile et si habilement perfectionné, qu'ils sont sans rivaux dans le monde. Il se contente, en ce moment, de ses succès de chaque jour, tant à Paris, dans ses salons de la rue de la Paix, 13, qu'à Londres, dans ceux de Golden Square, 32, où son élégante et aristocratique clientèle s'augmente toujours, et atteste combien les jolies femmes de l'Angleterre ont l'appréciation de toutes les supériorités de la grâce et du luxe. — Du reste,

¹ Rue d'Antin, 7.

les noms les plus célèbres de notre industrie ont suivi cet exemple : Guerlain a transporté toutes ses merveilleuses créations de la parfumerie chez Melnotte¹; Duvelleroy² y a établi une succursale de ses délicieux éventails. Et la maison Salanson³, en réunissant tout ce que la mode et la fantaisie parisiennes produisent de plus nouveau, de plus charmant, de plus distingué, a prouvé que toutes les perfections et toutes les recherches n'avaient pas de meilleurs appréciateurs que ces belles et nobles dames de l'Angleterre, dont la beauté est proverbiale en Europe. — A cette réputation elles ont joint aujourd'hui cette autre réputation non moins méritée de luxe, de coquetterie et de bon goût.

L'HORLOGERIE DE VERSAILLES, dont nous avons déjà parlé à propos de ses montres de platine d'une si merveilleuse exécution, vient d'envoyer en Amérique quelques pendules qui sont des chefs-d'œuvre d'art et de précision. Ce sont les régulateurs les plus parfaits qu'on ait jamais exécutés, et cela, dans les proportions les plus réduites et sous la forme la plus gracieuse et la plus élégante. Ainsi avons-nous admiré quelques-unes de ces pendules montées sur quatre pilastres de marbre blanc; le socle et les chapiteaux étaient relevés de reliefs de bronze doré. Au sommet et sur les angles, des groupes de syrènes, de monstres ailés, ou des grappes de fleurs et des amours exécutés avec une indicible perfection. Grâce à la direction de M. Raby, l'établissement de l'Horlogerie de Versailles⁴ a reconquis cette ancienne réputation qui la faisait, à si juste titre, rechercher par toute l'Europe.

A LA CAMPAGNE.

On lit dans quelques relations de voyageurs lointains que *les sauvages connaissent et pratiquent seuls la véritable hospitalité*. N'est-ce pas une épigramme pour les peu-

ples civilisés, en même temps qu'un hommage aux peuples restés primitifs? Faut-il accepter ce jugement comme irrécusable?

Nous nous faisons cette réflexion au château de Saint-V..., qui, bien qu'à cent lieues de Paris, y réunit, pendant l'été, le luxe de la capitale avec le confortable de la vie de campagne. A peine a-t-on mis le pied dans l'avenue qui conduit au château, que des gens de service, empressés sans obséquiosité, attentifs sans indiscrétion, vous introduisent près de la maîtresse du lieu. On ne peut définir son accueil, parce qu'on ne définit pas la grâce, le charme de sa jeune famille, dont les yeux disent: Soyez bienvenu, la simplicité avec laquelle elle vous conduit elle-même à l'appartement qu'elle vous a destiné. Ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsqu'elle vous y laisse avec ces mots encourageants: Vous êtes chez vous, on croit être chez soi.

Cet appartement est la répétition de tous les autres, destinés aux amis; manière délicate de ne point affecter de préférence. La chambre à coucher est tendue d'un papier blanc glacé, à torsade de couleur; des crêtes et des franges assorties, de celles que Sorré-Delisle¹ a faites si jolies pour meubles, se retrouvent sur d'amples rideaux de mousseline brodée. Les balcons, ouverts sur une riche campagne, sont garnis de fleurs. La causeuse et les fauteuils, recouverts en perse, les meubles d'ébénisterie en chêne sculpté. Le lit, seulement, est en fer, lit élégant de chez Dupont², qui a fourni aussi les tables et les bancs du parc, les chaises légères et courantes, les pliants, tout ce qui a besoin de solidité. Des literies excellentes et des tapis d'été sortent de chez Foye-Davenne³; il a été chargé de la partie importante du ménage. Sur la cheminée, pendule, flambeaux et buires en porcelaine de Lachoche-Boin⁴, ainsi que le verre d'eau mousseline, étoilé d'or, posé sur un guéridon de laque; un petit thé en métal anglais damasquiné est auprès. La toilette garnie en porcelaine, à boutons de roses, imitation de Sèvres, des fabriques de Lachoche-Boin également, est pourvue, avec une prévoyance coquette, de

¹ 23, Old-Bond street. — ² A Paris, passage de Panoramas, 17; à Londres, 167, Regent street. — ³ 55, Conduit street, Bond street. — ⁴ Boulevard des Italiens, 17, au 1^{er}.

¹ Place de la Bourse, 31. — ² Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3 et 5. — ³ Rue Neuve des Petits-Champs, 63. — ⁴ Palais-National, escalier de cristal.

tous les trésors de beauté qui se distillent chez Guerlain¹. Le soir, tout est éclairé par des lampes au système minéral. Inutile de dire que la table est servie abondamment et splendidement, que les cristaux et la vaisselle brillent des feux de mille facettes, que les gens, revêtus de leur livrée confectionnée par Robin², préviennent vos moindres désirs. Nous avons remarqué pourtant que la maîtresse de la maison se réserve de servir les friandises, et que l'hôte du château fait les honneurs des vins de dessert. Cette exception, permise à la campagne, donne un entrain particulier à la fin du repas.

Après le déjeuner, on attèle. Les invités ont, en général, leur voiture; et c'est une macédoine très-gaie de calèches, de wurstz, de chars-à-bancs, voire même de carioles du pays qui à l'apparence locale joignent des ressorts moelleux et d'excellents coussins garnis de fin coutil. Les filles de la maison accompagnent, à cheval, leur père. Leurs amazones, à corsage de nankin à basques, boutonné jusqu'en haut, des cols empesés à la Louis XIII, et de petits chapeaux gris, sans autre garniture qu'un large galon bouclé, ont une physionomie originale et les rendent encore plus jolies. Dans les voitures on est fort simple; des robes de baréges montantes, des redingotes en foulard de l'Inde, crêpes de Chine, ou mantelets foncés, à volants découpés, capotes de taffetas blanc, ou paille, voiles d'Angleterre.

Quand il s'agit de visites aux environs, après le dîner, les toilettes sont plus recherchées. Et voilà pourquoi j'avais trouvé mes charmantes hôtes dans une grande perplexité, partagée même par l'aïeule. On attendait une caisse de Paris. Une caisse! On ne sait tout ce qu'il y a de galvanique dans ce mot-là que quand on est à la campagne.

Elle arriva enfin cette caisse. Et il fallait voir la curiosité et l'empressement avec lesquels on l'ouvrit. D'abord, c'étaient de petits cartons, de peu de volume, qui, à peine ouverts, laissèrent échapper de la gaze, des fleurs, des plumes qui, remis à la minute dans leur état normal, composèrent les plus frais chapeaux de M^{me} Séguin³.

L'un était en dentelles, avec une branche d'acacia rose; un autre, en crêpe vert tout bouillonné de tulle de la même couleur, avec une touffe de marabouts; une paille de riz garnie de blondes et de fleurs des champs, des capotes en gaze blanche, pour les jeunes personnes, avec des barbes en tulle uni; et pour la bonne maman, un chapeau en crêpe gros bleu, orné de ruches en rubans, et, sous la passe, des narcisses mêlés à du tulle.

Puis vinrent les merveilles de M^{me} de Baisieux⁴. Des robes à corsages variés comme les ornements, des étoffes d'un goût exquis; taffetas broché, garni en tablier, avec une passementerie nouvelle, taffetas uni à volants posés à plat et bordés de ruches, robes de fantaisie avec bouillonnés; peignoirs du matin, coupés avec une distinction extrême; cazawecks, d'un genre tout moderne, pour les promenades au jardin; robes de crêpe blanc, à larges plis festonnés en soie, pour une petite soirée dansante.

On avait ajouté à toutes ces choses un souvenir pour une orpheline de sept ans, adoptée par le château. M^{me} Leclère⁵ lui avait fait un petit costume, robe et pardessus en toile de soie grise brodée en soutache de pareille couleur; un cannezout en jaconas uni, avec entredeux, et un chapeau de paille à la Suzette, garni de rubans de taffetas rose dentelés. C'était joli comme l'est la simplicité pour les enfants.

Il va sans dire que Mayer⁶ avait envoyé gants et mitaines, et qu'on avait demandé à Duvelleroy une collection d'éventails de campagne.

La soirée eut lieu, en famille, entre amis; point d'apparat qui pût faire douter de la sympathie pour les maux de Paris, on voulait seulement en distraire la jeunesse et les vieillards.

Les jeunes filles avaient des fleurs naturelles dans les cheveux; quelques jeunes femmes adoptèrent les coiffures de M^{me} Dasse⁷ avec les fleurs de Constantin. Les plus habiles ne purent en saisir la différence qu'au parfum.

Je ne m'attendais pas à tant de recherche,

¹ Rue de la Paix, 11.— ² Rue Saint-Marc, 21.— ³ Rue Neuve des Capucines, 5.

⁴ Rue Sainte-Anne, 44.— ⁵ Boulevard des Italiens, 2, au coin du passage de l'Opéra.— ⁶ Rue de la Paix, 26.— ⁷ Rue Richelieu, 38.

qui, du reste, est l'habitude de cette société d'élite, et je dus suivre les dames dans leurs pèlerinages et au salon, avec des toilettes bien modestes; une autre femme se trouvait dans ce même cas. Je ne saurais dire, pourtant, si ce n'est pas nous qui recueillîmes le plus d'attentions aimables, de gracieuses avances, de soins de tous les instants, qui ne pouvaient s'adresser ni à notre beauté, ni à notre état de fortune.

J'en ai conclu qu'il n'y a pas que les sauvages qui comprennent l'hospitalité.

Il semble que toute la coquetterie des grandes maisons de mode se soit appliquée, cet été, à la grâce et à l'ornement des bavolets de chapeaux. Nous faisons cette remarque chez M^{lle} Desboroff¹, qui, en lui donnant de l'ampleur, des bordures plus ou moins recherchées, a fait de simples pailles des chapeaux élégants. Nous citerons une paille de riz, avec un saule lilas, dont le bavolet était composé d'une blonde lilas, soutenue par d'imperceptibles laitons; un autre, en paille brodée, tout uni, mais le bavolet entouré de trois petites ruches superposées. A un chapeau de tulle rose, une guirlande de pensées tournait sur le bavolet et venait former une touffe sur le côté. M^{lle} Desboroff emploie les fleurs à larges pétales sur les pailles d'Italie, qui sont d'une finesse idéale. Aux pailles, pour chapeaux de voyage, elle ajoute un fond en taffetas coulissé. Dans son dernier envoi, à Bagnères, elle avait ajouté des chapeaux de jardin, de ceux qu'on appelait au vieux temps, des Paméla. Elle les garnit avec une sorte de ruban écharpe, dont les bouts sont frangés; et, sous la passe, elle adapte une espèce de petit bonnet bouillonné en tulle, qui défend les bandeaux ou les boucles contre le vent. M^{lle} Desboroff met tant de goût en toutes choses, qu'elle sait transformer le chapeau le plus vulgaire en une création charmante.

LE PRODIGE DU LENDEMAIN.

M. Eugène Guinot a consacré un de ses derniers feuillets aux courses de Chantilly; il y raconte de charmantes anecdotes,

¹ Rue Luxembourg, 35.

dont le sujet est fourni par le monde aristocratique, et en voici une qui, avec quelques frais d'imagination, pourrait fournir la matière d'un joli vaudeville.

Samedi, premier jour de courses, dit M. Eugène Guinot, au moment où les luttes de l'hippodrome allaient commencer, une élégante calèche, attelée de deux superbes chevaux menés à la Daumont, est apparue sur le turf, et ce n'est pas sans étonnement que l'on a reconnu, dans le propriétaire de cet équipage, M. N..., qui ordinairement ne montait guère que dans des carrosses de régie.

L'étonnement redoubla lorsque M. N... entra dans l'enceinte réservée aux sportsmen, et offrit un pari de cent louis pour *Pied-de-Chêne*, cheval appartenant à M. le comte d'Hédouville, contre ses deux rivaux, *Capri* et *Euprosine*.

— Dites-vous cent louis ou bien cent francs? demanda un des assistants.

— Cent louis, ou deux cents, répondit M. N....

Le fait n'eût pas été surprenant de la part de tout autre, mais il sortait des habitudes de M. N..., qui a jusqu'à présent été cité comme un des hommes les plus parcimonieux du beau monde. Avec quatre-vingt mille livres de rente qu'on lui connaissait, il ne dépensait guère, bon an, mal an, que dix à douze mille francs. Il se refusait obstinément toute espèce de luxe, et n'avait jamais fait sur le turf de paris au-dessus de quinze francs.

Le pari fut tenu par cinq ou six curieux réunis pour faire les deux cents louis.

Les chevaux partirent; *Pied-de-Chêne* gagna d'une demi-longueur, et M. N..., qui avait suivi la course le sourire aux lèvres et le lorgnon à l'œil, empocha les deux cents louis avec une indifférence que le plus habile comédien n'aurait pas si bien jouée.

— Voulez-vous votre revanche? dit-il à ses adversaires. Trois cents louis contre deux cents pour *Job*, contre *Monte-Cristo* et le *Chourineur*.

— Accepté!

Job fut vainqueur, et M. N... ne se montra pas plus ému que la première fois en réalisant ce second bénéfice.

A la troisième course, sept chevaux



25 Juin 1849.

2443.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeaux des M^{lles} de M^{lle} Sequin, r. des Capucines, 5. Robe en barège et Redingote en soie, par la M^{lle} Seymerie, r. n. des p. Champs, 36. Umbrelle Vordier. Gants Mayer.

Mons. G. F. J. Fuller, 34, Rathbone Pl. L.



étaient engagés. Le favori était *Gambetti*, à M. A. Lupin. M. N... paria pour *Sérénade* et *Prédestinée*, à M. le prince de Beauvau; il perdit les 400 louis gagnés, et la perte ne lui ôta rien du calme et de la sérénité que le gain lui avait laissés.

Vint ensuite la course pour le prix des haras. M. N... paria 200 louis pour *Suprema*, appartenant à M. Fasquel, qui fut battue d'une tête par *Vergogne*, à M. de Perceval.

Restait une revanche à prendre dans la dernière lutte, qui était une course entre *gentlemen riders*; cinq chevaux et cinq gentlemen engagés. M. N... pariait contre *Meudon*, monté par M. le comte de Lauriston, qui gagna. La journée lui coûtait quatre cents louis, qu'il payait de fort bonne grâce; puis il dit aux personnes qui l'entouraient :

— Je vous invite à souper.

C'était marcher de surprise en surprise.

— Où nous menez-vous donc?

— Chez moi, dans un château que j'ai loué ici près pour y passer quelques jours de la belle saison.

Les convives arrivèrent en vingt minutes dans une vaste et belle habitation. Avant de se mettre à table, on joua au lansquenet, et M. N..., en maître de maison qui sait faire les honneurs de chez lui, perdit noblement une somme assez forte. Puis un souper somptueux fut servi, et, à la fin du repas, quand le vin de Champagne eut amené les paroles indiscrettes, un des convives demanda, sans plus de façon, à M. N..., comment et pourquoi il était ainsi devenu tout à coup un grand et magnifique seigneur.

— Autrefois, dit l'indiscret, vous ne dépensiez pas assez; maintenant il nous semble que vous dépensez trop. Prenez garde, mon cher, au train que vous menez, vous vous ruinerez.

— Non, pas tout à fait, répondit M. N... en souriant, je saurai m'arrêter à temps.

— Puisque vous êtes en veine, ayez la générosité de nous expliquer cette énigme.

— Autre temps, autres mœurs, continua M. N.... L'économie, qui pouvait être de la sagesse autrefois, serait de la folie aujourd'hui. Si j'épargnais mon revenu, c'est que je voulais doubler ma fortune, mais je calculais sur un avenir paisible et certain. Maintenant l'avenir est plein de menaces;

il faut se hâter de jouir; nous avons en face de nous l'hydre du socialisme qui ouvre sa gueule pour engloutir nos écus. Dans quelque temps, si l'orage passe, j'aurai dépensé la moitié de mon capital, mais je ne le regretterai pas, si je puis conserver le reste en toute sécurité; et si, au contraire, la catastrophe vient me dépouiller, je m'applaudirai de n'être qu'à moitié sa dupe et sa victime.

Voilà comment, grâce à la peur du socialisme, M. N..., l'avare de la veille, est devenu le prodigue du lendemain.

LES DORANTE.

Dans un des derniers feuillets du *National*, M. Paul de Musset a fait une très-spirituelle appréciation des *Dorante*, ce type si charmant des amoureux de notre vieille comédie.

Quoique les amoureux de comédie, dit-il, se ressemblent assez entre eux, il y a pourtant des nuances à observer; et ces nuances deviennent plus sensibles si l'on compare ensemble les amoureux d'un siècle avec ceux d'un autre.

Les Valère et les Clitandre de Molière, ces jeunes gens plutôt tendres que passionnés, qui soupirent si fort et se dépitent si aisément sur un mot de leur maîtresse, diffèrent essentiellement des *Dorante*.

Ils sont moins hardis et moins entreprenants, et cela se conçoit.

Les Clitandre appartiennent à la comédie de caractère, tandis que les *Dorante* figurent plutôt dans les pièces à intrigues.

Le plus ancien des *Dorante*, le premier qui soit justement célèbre, est le *Menteur* de Corneille.

C'est un garçon courageux et de bonne mine, qui pourrait plaire s'il n'avait pas cet horrible défaut de mentir à chaque mot.

Le second *Dorante* est évidemment le fils ou le neveu du premier; c'est le chasseur des *Fâcheux*, ce bavard incommode qui ne parle que de chiens et de chevaux, et dont le modèle avait été désigné à Molière par Louis XIV lui-même.

Les chasseurs étant des gens vantards et enclins au mensonge, on voit que le défaut

du héros de Corneille était encore dans la famille.

Ce chasseur fâcheux et insupportable avait un frère cadet, le comte Dorante du *Bourgeois gentilhomme*.

Celui-ci vole galamment M. Jourdain, lui emprunte quinze mille livres qu'il ne lui rendra jamais, lui promet la tendresse de Dorimène, et, après avoir usé de sa maison et de son cuisinier pour régaler la marquise, il le plante là en se moquant de lui avec des airs de cour les plus divertissants du monde.

On a reproché à Molière de n'avoir pas assez flétri cette humeur d'escroc qui venait par moments aux grands seigneurs lorsqu'ils daignaient duper les bourgeois.

On en parle à son aise aujourd'hui ; mais du temps de Louis XIV, c'était une hardiesse inouïe que d'oser seulement montrer sur la scène un homme de cour s'abaissant au métier de fripon.

Les trois Dorante du dix-septième siècle peuvent être considérés comme les chefs de cette famille, qui n'a vraiment brillé que dans le siècle suivant.

Elle ne se relève encore que médiocrement à la seconde génération.

Dans les pièces de Regnard, on trouve deux Dorante.

Le premier, oncle du joueur, souffle à son neveu la main d'Angélique.

L'autre Dorante de Regnard, chevalier d'industrie, qui voudrait enlever une riche fermière en passant dans un village, est dupé par un paysan, dont l'amour fait toute la finesse. Il attend la fermière sous l'orme, tandis qu'elle épouse le petit Colin, son ancien amant.

Deux autres Dorante, contemporains de ceux que Regnard a donnés, se retrouvent dans Dufrény.

Ils sont honnêtes garçons, amoureux comme ils peuvent et par remplissage.

Ils datent de 1702 et 1709, et n'ont paru sur la scène qu'avec un faible succès dans *le Double Veuvage* et *la Réconciliation normande*.

On les accepte volontiers pour les oncles des célèbres Dorante du siècle suivant.

Au commencement du règne de Louis XV, les Dorante sont dans tout leur éclat.

De 1735 à 1740, ils envahissent la scène,

en chassant à coups de pied les Valère dégénérés et les Clitandre bâtards.

Le public applaudit à leurs débuts, et la révolution s'achève.

Les Dorante ont l'œil à fleur de tête, le nez au vent, les genoux fort élastiques, l'épée ballottant sur les mollets, le jabot un peu chiffonné, les poses nobles et naturelles, la voix douce et caressante.

Ils ne manquent pas d'ambition ni d'intrigue, mais ces défauts sont relevés par une sensibilité véritable.

Ces Dorante-là ne mentent plus pour le plaisir de mentir ; ils ne sont ni fripons ni chevaliers d'industrie, et portent fièrement leur pauvreté quand ils n'ont point de fortune.

S'ils avalent des couleuvres et supportent les railleries des vieilles tantes ou des pères soupçonneux, c'est à condition qu'ils riront les derniers.

Le plus aimable et le plus sage des Dorante, celui des *Fausse Confidences*, fait honneur à sa race et lui rend l'estime du public. Il est bien fait, plus modeste que ses aïeux, tendre, délicat, et de plus, il parle d'or, comme son nom semble l'indiquer.

M^{me} CATALANI.

Vous tous qui avez été jeunes et qui savez vous souvenir, il n'est pas besoin de vous dire quelle était cette femme excellente dont le nom a retenti si longtemps dans l'Europe des fêtes, des plaisirs, des concerts, des élégances ! Tant qu'elle a chanté, M^{me} Catalani n'a pas eu de rivale dans le monde.

Elle s'appelait Angélique Catalani ; elle était née, il y a longtemps, en 1783, en pleine Italie ; elle avait été élevée à la romaine, en chrétienne et en artiste !

A quinze ans, elle charmait déjà l'Italie étonnée de cette voix douce et sympathique, que l'on eût prise pour une voix allemande mêlée de verve et d'inspiration, dramatique dans le drame simple et touchante toujours. Milan et Trieste, Rome et Florence, toujours Florence ! eurent bien vite répandu ce nom-là dans le reste de l'Europe. A peine célèbre, M^{me} Catalani se fit en tendre dans la riche Lisbonne, dans

l'opulente Madrid; en 1807 elle chantait à Londres, et Londres jetait à ses pieds tout l'or que l'Empereur laissait à l'Angleterre.

Vie heureuse et doublement heureuse, entre ces tempêtes, entre ces orages! Chanter et se savoir écoutée, quand l'univers est à feu et à sang! Etre applaudie, quand tout gronde et quand tout menace! Mener l'existence d'une reine à côté de tant de rois exilés, qui tendent la main au pain de chaque jour!

On ne sait pas si M^{me} Catalani s'est bien rendu compte de cette prospérité incroyable; si elle n'a pas été quelque peu étonnée de cet éclat, de ce bruit, de cet enthousiasme, de ces couronnes! Tant de princes qui l'entouraient! tant de grandes dames qui l'appelaient: Mon amie!

Lui-même, le roi Louis XVIII, charmait ses heures d'exil en applaudissant cette belle personne qui n'avait pas voulu chanter pour l'Empereur! Louis XVIII fit mieux que cela, il se souvint de M^{me} Catalani, au retour de l'émigration; il s'en vint abriter aux Tuileries sa royauté un instant retrouvée, et il lui donna le privilège du Théâtre-Italien, orné, d'une subvention presque royale.

Cette fortune, c'en était une, demandez à Rossini, devint une ruine entre les mains de la grande artiste. Elle était faite pour chanter et pour répandre l'or à pleines mains. Ainsi a-t-elle fait.

On ne compte pas les millions qu'elle a gagnés, on ne compte pas l'argent qu'elle a donné à tant et de si cruelles misères qui s'adressaient à elle comme à une reine.

Et enfin, un beau jour, après 1815, elle cessa de chanter en public! elle revint à son point de départ, en Italie; elle fut reçue à Florence comme si elle eût été, elle aussi, une royauté vaincue!

Pendant plus de vingt ans, aller à Florence sans saluer M^{me} Catalani, c'eût été aller à Rome sans se prosterner devant le pape! Au reste, elle faisait à merveille les honneurs de sa patrie adoptive. Dans sa maison de ville en hiver, dans sa maison de campagne en été, quiconque se présentait de France, d'Espagne ou d'Angleterre, était le bienvenu, et pour peu que l'on sût s'y prendre, elle vous chantait les chansons de ses beaux jours.

La première fois que je l'ai vue... et la dernière, c'était à Florence, en 1838, chez M^{me} la princesse Poniatowska; la princesse, et son mari, et son beau-frère, jeunes, musiciens et bons chanteurs tous les trois, chantaient avec la verve, l'inspiration et l'éclat de la jeunesse heureuse, le *Philtre* de Donizetti! Derrière nous une femme d'un grand maintien, au regard sérieux, à la noble attitude, écoutait avec grand sang-froid ces faciles et chantantes mélodies.

— Je suis sûr, dis-je tout bas à M. de Demidoff, que voici M^{me} Catalani!

C'était elle-même en effet, et je n'ai jamais vu de femme qui eût conservé un plus grand air.

A l'instant même où elle quittait Florence pour n'y plus revenir, M^{me} Catalani était remplacée à Florence par Rossini, arrivé, lui aussi, des domaines et de sa maison de Tibur! C'était bien la peine, ô grand artiste! de renoncer si vite à la gloire, d'appeler le repos avec tant de hâte, de replier la voile avant le temps!

THÉÂTRES.

THÉÂTRE MONTANSIER. — *L'Exposition des produits de la République.*

Voici encore une de ces fantaisies bouffonnes dont l'à-propos politique a inspiré tous les détails.

Disons d'abord que les applaudissements du public ont vivement accueilli les joyeuses épigrammes, les vives allusions, tout ce qui étincelle dans cette revue, surtout dans les trois premiers tableaux.

Il y a en effet beaucoup d'esprit, de malice et de gaieté dans cette réjouissante folie. Tous les mots heureux ont porté, tous les couplets ont produit de l'effet.

On fait donc voir à milord Gobchester, à cet aristo d'outre-Manche, tout ce qu'à produit la République depuis février 1848.

Alors il voit passer sous ses yeux la Constituante et la Législative, le Suffrage universel, le gamin de Paris qui devient garde mobile, la lorette qui se fait vivandière, et la candidate à l'Assemblée nationale, et le bousingot de la veille devenu marquis du

lendemain, et les insurrections européennes : Rome, Palerme, Naples, Venise, la Hongrie, que sais-je ? et l'exposition des légumes et des bestiaux, un valet de ferme disputant le prix de l'embonpoint national à son veau, un vrai veau ! et la grande parade des banquistes socialistes, le tout couronné d'un joli vaudeville final.

Les artistes, surtout Grassot et Levassor, ont vivement enlevé le succès de cette bouffonnerie, qui a fait rire, et dont le public a fort goûté les mordantes épigrammes et les jolis couplets. On a fait répéter celui-ci :

En février, quand je récapitule,
Que de changements arrivés !
On a déplacé sans scrupule
Les sous-préfets et les pavés.
Mais maintenant on cherche en vain les traces
De ces incroyables méfaits ;
Les pavés et les sous-préfets
Ont été remis à leurs places.

Chaque soir, la foule se porte avec plus d'ardeur que jamais au Cirque des Champs-Élysées, où elle ne se lasse pas d'admirer et d'applaudir les brillants exercices équestres qui composent cet intéressant spectacle. Ces ravissantes fantaisies de voltige, ces sauts périlleux, ces jongleries incroyables, ces intermèdes amusants, enlèvent toujours les suffrages. L'autre soir, au milieu des spectateurs qui battaient des mains à Loisset, à Siegrist, Newsome, Bridge, mesdemoiselles Anato et Mathilde, nous avons remarqué plus de militaires que de coutume.

Voici le mot de l'énigme : Jaloux de montrer ses sympathies pour les braves soldats dont l'élan patriotique a sauvé la société dans la journée du 13 juin, M. Dejean, directeur du Cirque des Champs-Élysées, a mis à la disposition de l'honorable général Changarnier, qui les a acceptées, mille places dans la salle du carré Marigny, réservées aux militaires de la garnison de Paris.

Jeudi a eu lieu l'ouverture de l'Opéra-Bouffe français, sous la direction de M. Pilati. Trois opéras-comiques nouveaux, chacun en un acte, ont fait les frais de cette nouvelle scène lyrique, qui est appelée à rendre des services réels à l'art musical, en produisant les jeunes compositeurs et les jeunes artistes.

Un public nombreux assistait à cette solennité. Les ouvrages représentés sont intitulés *Un Vieux prix de Rome*, opéra-comique servant de prologue ; *le Marin de la garde* et *le Cousin de Denise*.

Le prologue est spirituel et amusant ; les deux autres pièces ont également réussi. Mais ce qui a surtout été applaudi, ce sont les élégantes et faciles partitions de MM. Henri Potier, Gauthier et Paris. Les artistes ont eu leur part des applaudissements.

L'orchestre, composé de vingt-huit musiciens, est excellent ; il se distingue par un ensemble dont l'honneur revient en grande partie aux conseils et aux soins vigilants de son chef.

L'Opéra-Bouffe français est un théâtre à part, une scène nouvelle, qui ne fait concurrence à aucune autre, parce qu'elle a son genre tout particulier. L'inauguration a prouvé que cette scène lyrique est digne de l'attention des dilettante.

A ce Numéro est jointe la planche 2443.

BAUME SACUOT. — RÉSULTATS DE NOMBREUSES RECHERCHES. — Ce baume offre un remède infailible et de la plus facile application pour la guérison immédiate des Cors, Oignons et Durillons, sans crainte de retour. Cette préparation, approuvée et recommandée par nombre de médecins, ne saurait compromettre en rien la santé. Il suffit de quelques jours de soins plus qu'à l'ordinaire pour obtenir une guérison radicale et complète.

Enfin, l'un des grands avantages de ce baume, c'est qu'on peut l'employer soi-même, il suffit, pour cela, après avoir pris un bain de pieds, de couper le cor avec un canif ; ceci fait, on met gros comme un pois de ce baume sur un linge, et on l'applique sur le cor, en ayant soin de le renouveler soir et matin, pendant cinq à six jours ; au bout de ce temps, au plus, la guérison est complète.

Prix : 1 franc.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.